

LAPIDAIRES A ARBOIS

Nos montagnes du Jura ont depuis longtemps été le siège d'une petite industrie rurale de précision : lunettes à Morez, Pipes et diamants à Saint-Claude, horloges à Morbier, montres et pendules un peu partout, etc.

Ces activités fournissaient aux cultivateurs enfermés dans leurs fermes pendant de long mois d'hiver un précieux complément de ressources, ne nécessitant que le bras de l'homme comme force motrice, et n'exigeant pas non plus de lourdes et encombrantes matières premières ni de moyens bien développés pour transporter les objets terminés.

En outre la Révocation de l'Edit de Nantes – et avant cela le Massacre de la Saint Barthélemy – avait contraint de nombreux Protestants à quitter la France. Or parmi ceux-ci il y avait un grand nombre d'artisans, très habiles, dont des horlogers qui trouvèrent refuge à Genève où résidait déjà une importante population d'horlogers car, s'il réprouvait les bijoux, instruments de la vanité, Calvin approuvait l'usage des montres, objets utiles. Ces nouveaux horlogers avaient besoin de rubis pour les mécanismes de leurs montres, et rapidement ils se mirent à « sous-traiter » la taille des rubis. Sous-traiter tout près de chez eux, c'est-à-dire dans nos montagnes où les villageois étaient, nous l'avons dit, bien accoutumés à la petite industrie rurale.

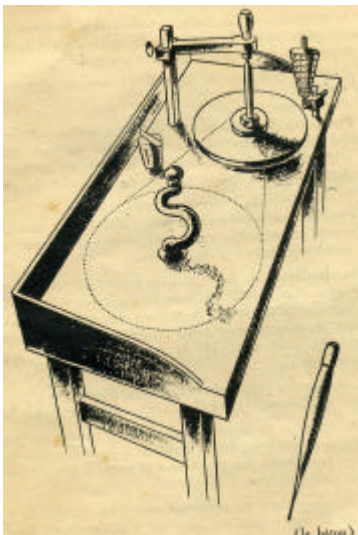
Chaque fois qu'il m'arrive de mentionner les lapidaires d'Arbois, mes interlocuteurs sont bien étonnés : « Quoi, des lapidaires à Arbois ? Mais il n'y en a pas ! »

C'est vrai, tout au moins il n'y en a plus. Les lapidaires, comme les diamantaires sont la plupart du temps associés au haut Jura, et particulièrement à Septmoncel ou Saint-Claude.

D'ailleurs ne confond-on pas lapidaires et diamantaires ?

Et pourtant les deux métiers sont bien différents, de par leur technique même, et aussi par le fait que ces deux activités ne s'exercent pas dans les mêmes ateliers, de peur que l'impalpable poudre de diamant présente dans l'air ne viennent ternir les gemmes.

Donc, revenons à Arbois. Ils ont été présents à Arbois pendant toute la première moitié du XX^e siècle. On aurait pu les classer en deux ou trois catégories :



1 - Lapidaires en chambre. Un établi est installé à leur domicile, peut-être dans la cuisine, la force motrice est celle de leurs bras, et il n'est pas nécessaire que ce soit des bras d'hercules, car il ne s'agit pas de scier des troncs de chênes ! Même des femmes peuvent s'y adonner.

Etabli simple ; une grande roue (d 40 à 50 cm) entraîne par une courroie une meule de bronze (taille) ou de carborundum (polissage). L'ouvrier de sa main gauche fait tourner la grande roue qui entraîne la meule. J'en ai connu plusieurs à Arbois que l'on voyait travailler à leur établi depuis la rue. Beaucoup étaient installés à Faramand, souvent Rue du Montot - que les vieux Arboisiens appelaient parfois « Rue des Lapidaires ». Je me souviens de quelques noms : Julien P. Eugène M. Monsieur et Madame F. (qui furent parmi les derniers à disparaître) ...

Ch. J. Gouspeyre : La Vie des Pierres Précieuses (1942)

2 – Artisans et petits industriels. Une brochure publiée en 1938 par le Syndicat des Ouvriers Lapidaires (Jura – Ain – Doubs) dénombre alors 35 « marchands lapidaires, c'est-à-dire « patrons » ayant signé le contrat collectif. Aujourd'hui, pour toute la France, ils seraient au plus une trentaine

Pour les travailler, les pierres ne se tiennent pas à la main, sauf pour l'ébauchage, mais sont fixées sur un bâton en bois, à l'aide d'un ciment spécial

Les étapes. La pierre – dont la forme ébauchée, est fixée sur le bâton fuselé à l'aide du ciment que l'on a fait mollir à la flamme d'une lampe à alcool. L'extrémité libre du bâton s'appuie dans un « événement » d'un appareil justement nommé « évention » que sans y voir malice on nomme parfois « invention » ! Dans certains modèles ces événements sont disposés sur une crémaillère réglable en site et en gisement qui permet donc de régler l'angle d'attaque de la pierre sur la meule. L'emploi d'un étui de métal nommé « bâton mécanique » contribue à la stabilité de l'ensemble. Dans certains modèles également la main s'appuie sur une petite plaque métallique et ainsi la pierre est bien réglée et bien stable. Il s'agit d'un travail exigeant une grande minutie et une surveillance de tous les instants de la part de l'opérateur, qui constamment sort le bâton de son événement, essuie la pierre sur un morceau de tissu épinglé sur sa manche gauche et mesure les facettes avec un pied à coulisse. La meule bien entendu n'est pas « sèche ». Une petite fontaine y déverse sans cesse de l'eau goutte à goutte.

Une fois la taille terminée du côté de la « table » (c'est la partie de la pierre qui sera visible sur le bijou), on doit la décoller, en faisant d'abord mollir le ciment, puis en utilisant de l'alcool à brûler qui dissout ce qui reste de ciment. On retourne alors la pierre bien nettoyée, puis on la recolte de l'autre côté afin de travailler la « culasse » si l'on a commencé la taille par la table. La culasse est par conséquent la partie de la pierre que l'on ne verra pas une fois celle-ci montée.

Mais comment une simple meule de bronze peut-elle tailler des pierres dures ? Il faut préparer la meule et nous arrivons à la partie très bruyante du travail du lapidaire !

Muni d'une lame d'acier bien aiguisée qu'il tient à la main, se protégeant peut être à l'aide d'un chiffon, il applique le tranchant de cette lame contre la meule qu'il fait tourner rapidement. Il applique cette lame à contresens, dégageant ainsi une multitude de sillons... de microsillons dans sa meule. Si l'on est sensible au grincement de la craie sur un tableau noir, il faut mieux s'éloigner – c'est pire !

Il doit ensuite sortir la meule de son logement et l'installer sur un support muni d'une ouverture centrale – un tabouret percé d'un trou par exemple, dont nous possédons encore un ou deux exemplaires.



Certains ouvriers sont déjà rentrés toucher leur paye. D'autres attendent leur tour.

La meule bien installée, avec précaution il déverse, à travers un tamis une impalpable poudre de diamant, parfois synthétique, et qui transformé en une pâte légère avec de l'huile, ira se loger dans les sillons.

Ensuite, à l'aide d'un petit marteau ressemblant à un jouet, il faut refermer ces sillons, pour ainsi dire y enfermer la poudre de diamant nommée « bore » dont on a fait une légère pâte avec quelques gouttes d'huile, le tout bien mélangé dans un petit mortier.

C'est long et demande de la patience, une vertu nécessaire pour être un bon lapidaire - peut être une bonne heure pour toute

l'opération, si mes souvenirs sont exacts.

Nous avons maintenant une jolie pierre, bien taillée, à la dimension voulue... mais elle est complètement terne et il va falloir la polir, et pour cela recommencer l'opération : collage sur le bâton, polissage d'une face, décollage, recollage sur l'autre face et polissage à nouveau !

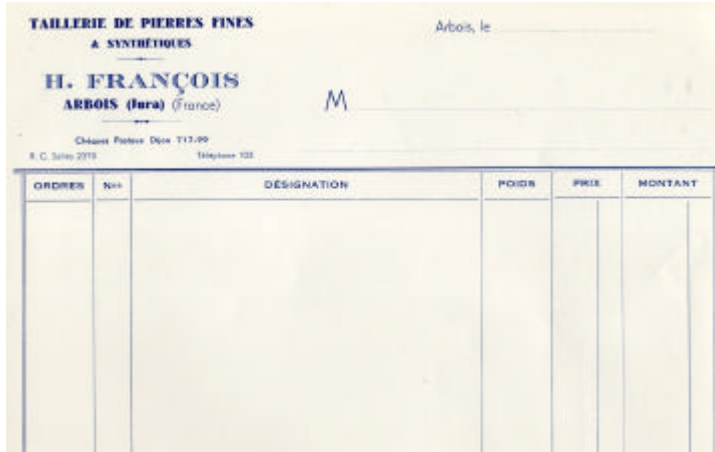
Cette opération se fait sur des meules au carborundum, (carbure de silicium légèrement abrasif).

De l'eau goutte à goutte aussi, mais pas de diamant, seulement une poudre de tripoli qu'à l'aide d'une spatule on saisit dans un petit bol placé à portée de main. Le tripoli (sans

majuscule) est une poudre produite à partir d'une roche faite d'amoncellements de silice, et qui bien que légèrement abrasive, ne raye pas les surfaces.

Tout ce qui précède est bien dépassé aujourd'hui et les méthodes ont été grandement modernisées.

Mon grand-père Ernest Biehler (fils d'un Alsacien venu dans le Jura après la défaite de 1871) avait un seul fils, Louis, qui aurait du normalement lui succéder. Malheureusement il fut tué en 1940 dans le nord de la France. Ernest très affecté mourut prématurément à l'âge de 62 ans, et ce fut le mari de ma tante Marguerite, mon oncle Henri FRANÇOIS qui lui succéda. Quand j'eus 16 ou 17 ans il me proposa de quitter le collège, où d'ailleurs je ne me plaisais guère, et de venir travailler avec lui. Henri et Marguerite n'avaient pas d'enfant et je suppose que mon oncle pensait, après m'avoir formé, faire de moi son successeur. C'est ainsi que je fis mon apprentissage, passant dans les divers postes aux ateliers et au bureau. Je ne fus jamais un bon tailleur, mais un polisseur passable m'a-t-on dit !



L'entreprise continua quelques années cahin-caha, mais d'une part mon oncle n'était pas lapidaire de formation et de plus sa mauvaise santé (suites de la guerre) ne lui permirent sans doute pas de développer l'entreprise et petit à petit elle périclita : des ouvriers quittaient et n'étaient pas remplacés, on ne prit plus d'apprentis, les commandes se faisaient rares en ces temps de pénurie, et un jour mon oncle me

dit : « il vaudrait mieux que tu reprennes des études », ce que je fis en entrant en 1^o au collège de Poligny...

Le reste n'est plus de la lapidairerie !

Une autre image de l'atelier d'Ernest Biehler toujours dans les années 20 :



LAPIDAIRES A ARBOIS ? – LA PREUVE !



Joël Bagage

Arbois, février 2009